

I

Mon père dit toujours que quand ça part de travers, il faut faire le gros dos et attendre que ça passe. C'est un peu comme si les éléments se liguèrent contre vous, comme avec un script de série qui charge à mort son personnage principal. Ce matin, c'est mon réveil qui a déclaré la guerre. Jamais je ne lui avais entendu un son aussi strident, du genre qui vous transperce le crâne et vous pulvérise avant même d'avoir posé un pied à terre. Quand ma main a fini par le débusquer, elle a écrabouillé avec plaisir son buzzer. Je l'avais réduit au silence, mais il a aussitôt pris sa revanche. Il affichait crânement 7 : 50. Il m'aurait tiré la langue, ça m'aurait fait le même effet. Cela voulait dire qu'il sonnait depuis une heure. J'avais tchaté une partie de la nuit avec Audrey. Je le payais déjà. Les cours commençaient dans dix minutes. Dix minutes ! Je bondis hors du lit. Évidemment, je n'avais rien à me mettre. À situation exceptionnelle, mesure exceptionnelle. J'attrapais tout le contenu du deuxième tiroir de ma commode pour l'étaler sur le lit. Un skinny, un cardigan beige, en mode passe-partout, l'idéal pour une journée difficile. Direction la salle de bain. La grande fille blonde dans la glace me jeta son air perpétuellement étonné. 17 ans qu'elle était moi et elle semblait toujours surprise de me rencontrer. Pas le temps de l'appivoiser. Une queue de cheval, un coup de mascara. 7 : 56. En retard pour en retard, il me fallait un café. Un bol entier de préférence. Sauf que la rébellion des objets n'était pas encore matée.

- Merde !

Le cardigan, le skinny, et même les chaussettes : maculés du liquide noir. Tout était à recommencer.

08 :03. Je descendais l'escalier quatre à quatre. En courant, je pouvais espérer être en classe dans sept minutes. Soit dix minutes de retard. J'accélérais. Les grilles du lycée. Fermées bien entendu. Mon estomac jouait à la boîte à meuh rien qu'à l'idée de sonner. Mon index droit appuya sur le bouton une fois. Deux fois. Trois fois. Rien. Le prof de maths n'allait pas me louper. J'attrapais mon smartphone et pianotais :

« Chuis à la grille, personne ». Contact > Audrey > Message envoyé

7 secondes plus tard :

Audrey > « Quelle grille ».

Moi > « Tu dors encore ? Grouille, t'es à la bourre »

Audrey > « 08 : 13, j'ai le temps ».

Moi > « Tu retardes, ma vieille. »

Audrey > « T'as pas reçu la notif : cours reporté d'une heure en salle 204 ».

Je fouillais dans ma boîte de réception. Ce foutu message existait bien. Il datait du 11 mars.

LycéeCastaner > « Le 29 mars prochain, tous les cours seront reportés d'une heure. Début des cours 9 h. »

Tout ça pour ça ! J'aurais pu hurler, j'éclatais de rire. Le bon côté des choses, c'était que je n'étais pas en retard. J'avais le temps de le boire ce café. Au coin de la rue, le ChocFactory était déjà ouvert, lui. L'odeur des brownies chauds me réconforta aussitôt. J'en commandais deux en plus de ma boisson. J'allais attaquer le deuxième lorsque mon smartphone vibra. Ce n'était pas Audrey. L'icône de ma mère s'agitait. J'appuyais sur son beau visage souriant sans me méfier. Il se transforma instantanément en chaos. Je reconnus aussitôt ma chambre dans sa version peu flatteuse du matin. Le tas de linge éparpillé sur mon lit et surtout un gros plan sur celui abandonné au sol. Un bout du tapis dépassait des chaussettes. Son blanc neige avait viré au marron treillis. Le café bien sûr. Pas de chance, pour une fois que ma mère quittait l'appart après moi.

« Très drôle » Contact > Mum > Message envoyé

Mum > « Ravie que ça te fasse rire »

Une grande gigue ébouriffée poussa alors la porte du salon de thé. Audrey. Ça se voyait qu'elle sortait du lit. Sa blouse dépassait à moitié de son slim et elle n'avait même pas remonté la fermeture de ses boots. Elle me fit un signe inquiet de la main d'où dépassait son téléphone.

- Ouah ! Ça va ? me souffla-t-elle en s'écrasant sur la chaise devant moi.

- Mieux, depuis que je suis assise là.

- Mais quand même, elle l'a partagé avec tout le monde.

- De quoi tu parles ?

- Ben de ta mère avec son post sur ta chambre !

- Quoi ? C'est pas vrai !

Pourtant si. Ma chère mère avait posté ses photos en public. Et comme, contrairement à moi, elle était connectée à la terre entière, tout le monde avait reçu ses alertes sur les gros plans de mon linge sale suintant le jus pourri.

J'essayais de la joindre, mais je tombais sur son répondeur. Je tapais un mot :

« POURQUOI ? »

La réponse tomba 17 secondes plus tard.

Mum > « Marre de te répéter de ranger ta chambre »

Moi > « On peut se parler ? »

Mum > « In car, capte mal »

Moi > « Tu te rends compte de ce que tu as fait, tout le monde va voir ces photos ! »

Mum > « kid bashing :-) Je dépose le concept. On va être riche !

- Le kid bashing ! s'effraya Audrey. Tu veux dire que les parents vont tous se mettre à poster des photos de nous à la maison ? En pyj', au réveil, tout ça ?

- Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

- Mais elle a pas le droit ! protesta Audrey scandalisée.

- Oh, tu sais le droit, c'est son truc.

Ma mère était avocate d'affaires pour un de ces groupes gigantesques qui prétendaient changer le monde et l'augmenter. Pour y parvenir, il n'y avait pas de mauvais moyens.

- Avec un peu de chance, personne n'ira voir, tenta de me reconforter Audrey sans trop y croire elle-même. Viens, on va finir par être vraiment en retard.

Je la suivis comme le condamné vers l'échafaud et j'avais raison. Devant les grilles du lycée, les élèves amassés avaient tous leur smartphone en main.

- Eh regardez ! C'est vieille chaussette !

Je fermais les yeux. Oui, on allait être riche, maman. Je sentis le bras d'Audrey se faufiler sous le mien et me tirer vers l'entrée.

- Vois le bon côté des choses, me suggéra mon amie. Tu vas exploser d'un coup ton nombre de followers. Tu trouvais ton instagram tout raplapla.

- T'es sérieuse, là ?

Audrey me servit un de ses grands sourires forcés. Je me traînais jusqu'à la classe et m'affalais à une table, bien décidée à disparaître. Sauf qu'autour de nous, je pouvais sentir bourdonner le grand trafic des posts. Les yeux voletaient des écrans à moi. Aucun doute, les photos de ma chambre grimpaient dans les favoris. J'accueillis l'arrivée du prof de maths comme une délivrance. Il allait mettre un terme au buzz, au moins provisoirement.

- Bien, quand je vois comment certains rangent leur chambre, je comprends mieux leur problème de logique, annonça-t-il d'un ton cinglant.

À ce moment précis, j'ai pensé à Ned Stark et à son regard perdu juste avant qu'il soit décapité dans l'épisode 9 de Game of Thrones. J'avais encore ma tête. Je respirais lentement plusieurs fois. Je disposais d'une heure de répit. Enfin, c'était encore ce que je croyais. Car le

cours avait à peine commencé que je sentis quelque chose rebondir sur l'arrière de ma tête avant de tomber au sol. Une boulette de papier.

Audrey me lança un coup d'œil interrogateur. Je haussais les épaules. Pas question de la ramasser. Risquer deux heures de colle pour me faire traiter de « chaussette pourrie », non merci. J'avais ma dose. Pas Audrey apparemment. Elle profita que le prof écrive une équation au tableau pour l'attraper. Elle me glissa bientôt le papier défroissé sous les yeux.

« Il faut que je te parle, c'est très urgent. RDV à la médiathèque à 12h15. Ne dis rien à personne et viens seule. L. »

L. ... Lila ! La fille qui écrivait un blog sur la vie du lycée. Je n'allais quand même pas retrouver mes chaussettes en page d'accueil entre les coupes de l'équipe de squash et le pot de départ du directeur !

- Ça peut pas être elle, affirma Audrey à la pause. Elle t'aurait envoyé un SMS, pas une boulette de papier.

- C'est tendance. J'ai vu que plein de types faisaient leur demande en mariage comme ça. Et puis, qui veux-tu que ce soit d'autre ?

- Lola, Louis, Lacine, Lucas...

Cette liste des élèves de notre classe fit jaillir soudain un autre nom dans ma tête.

- Lamarque ? chuchotais-je en m'assurant que personne ne pouvait nous entendre.

Audrey pouffa de rire. Elle savait que j'en pinçais pour cet ovni de notre Terminale littéraire. Fabrice Lamarque, 18 ans, l'air d'en avoir 5 de plus. Signes particuliers : pas de smartphone, pas de copains.

- C'est sûr, c'est lui ! s'enflamma Audrey. Y'a que lui pour utiliser encore le papier pour envoyer un message.

- T'emballe pas. Pourquoi ça serait si urgent ?

- Il a trop attendu, il n'en peut plus. Oh ma Clara d'amour, toutes ces années passées à contempler ta nuque...

- Arrête !

- Tu vas y aller ?

- Et si c'est pas lui ?

- Tu en auras le cœur net.

Manque de chance, les deux heures suivantes, j'avais option *Théâtre*. Fabrice était inscrit en spé *Enjeux du monde contemporain*. Impossible de le sonder du regard pour deviner s'il était vraiment l'auteur du mot.

- Zerbinette, c'est à toi, m'interpella à plusieurs reprises la prof de Français qui assurait l'option Théâtre.

- J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié, m'entendis-je déclamer.

Heureusement, je connaissais mon texte par cœur depuis des semaines. Mais comme d'hab', Louis qui jouait Scapin en rajoutait des tonnes. Pour passer le temps, je rabâchais à ma sauce la réplique culte de la pièce : « Mais que diable allais-je faire dans cette galère ? » Enfin, l'Acte III tira sa révérence, signant la fin du bannissement des smartphones dans les sacs. AAAhhh ! 12 :13. Deuxième footing de la journée. La médiathèque se trouvait à cinq bonnes minutes du lycée. Je voulais savoir. Plus que cent mètres. Le voilà, le gros bâtiment et ses cinq étages de vitres superposées, mon cœur se mit à battre la chamade. Qu'est-ce que j'allais lui dire ? Plus que trente mètres. Je pouvais maintenant voir distinctement les silhouettes des visiteurs du premier étage. Une se détachait des autres. Elle restait immobile. Tournée vers l'entrée, vers moi. Je me figeais, scrutant cette ombre chinoise pour percer son mystère. Taille haute, cheveux mi-longs en pétard, duffle-coat avachi... C'était bien Fabrice ! Il leva la main pour me faire signe. Une vague d'émotions folles me submergea. J'avais chaud, j'avais froid, j'avais peur, j'étais heureuse. Mon premier rendez-vous amoureux ! Plus que la rue à traverser et quelques marches à franchir. Je me précipitais. Je n'ai vu la masse sombre qu'au dernier moment. Trop tard. Le 4 x 4 m'avait déjà percuté de plein fouet. Je volais dans les airs et soudain le choc, ma tête, mon corps se fracassèrent au sol. Une douleur énorme, fulgurante, qui s'éloignait déjà. Comme si mon cerveau l'expédiait dans une de ses déviations pour me laisser souffler. J'allais vraiment être en retard cette fois. Est-ce que Fabrice m'attendrait ?

- Appelez les secours ! hurlaient des voix affolées autour de moi.

- Mademoiselle, vous m'entendez ? Mademoiselle !

- Vous avez vu ? Le chauffard a pris la fuite.

- Je suis médecin, poussez-vous, laissez-moi faire.

Je sentis des doigts palper mon cou, mon poignet. Et puis une main se poser sur mes yeux.

- C'est fini, il n'y a plus rien à faire.

Tout s'éteignit. J'étais morte.